

Michel Trintignan

La dame du lac

Une légende du lac de Villefort

Pour Sylviane, bien sûr !

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

© Michel Trintignan

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

« Mystérieuse apparition en Lozère près du lac de Villefort »

« ...Un jeune couple de touristes Belges, en visite dans nos belles Cévennes a eu la surprise de se trouver confronté à un phénomène pour le moins étrange sur les bords du lac de Villefort (Lozère).

Il était environ 23 heures ce jeudi 30 octobre lorsque les deux jeunes Bruxellois décidèrent d'aller faire une petite promenade digestive autant que romantique sur le petit chemin qui longe le lac.

Alors qu'ils atteignaient le bout du sentier, coupé en cet endroit par une excroissance rocheuse dominant l'eau sombre, ils aperçurent sur un rocher en face d'eux à une trentaine de mètres, une forme étrange enveloppée d'un halo de lumière blanche, d'abord très diffuse, devenant plus claire progressivement, et permettant de voir distinctement la silhouette d'une jeune femme aux cheveux blonds, immobile et tournée de trois quarts vers le lac en direction du barrage.

La lumière s'est peu à peu atténuée jusqu'à la disparition complète de la scène sous les yeux de notre jeune couple médusé qui s'est empressé dès le lendemain de déclarer cette troublante affaire à la gendarmerie de Villefort.

Cet évènement a causé grand bruit et alimente bien évidemment les conversations non seulement dans le village mais également dans tout le département.

A cet endroit et au vu de la nationalité des témoins les avis sont partagés entre les incrédules moqueurs et les mystiques sentencieux....

Rappelons que ce thème revient de façon récurrente dans l'histoire des faits divers des villages de montagne où une mystérieuse « Dame blanche » apparaît le plus souvent au bord d'une route déserte, pour disparaître sans laisser de trace quelques minutes plus tard. Parfois elle monte même dans votre voiture et se volatilise pendant le trajet ...

La cerise la plus savoureuse sur cette tarte cévenole est que le jeune homme a eu le temps de prendre une photographie de la scène à l'aide de son téléphone portable, photographie que nous avons pu nous procurer et que nous publions ci-dessous. »

De notre correspondant local à Villefort.

Suit une image relativement nette par rapport à ce que l'on est habitué à pouvoir observer dans ce type d'évènement.

On y voit une jeune femme debout sur un rocher surplombant le lac, auréolée d'une sorte de clarté pâle, un peu comme ces apparitions de la vierge dans l'iconographie classique, ou ces statuettes bon marché que l'on peut acheter dans les magasins de souvenirs dans les rues de Lourdes et qui brillent dans le noir.

On peut distinguer un corps gracile, élancé, et des cheveux blonds. Rien de son visage tourné presque complètement vers le lac.

Je restai un bon moment à regarder la photo, le journal posé à côté de ma tasse de café tiédissant.

Enfant, puis adolescent j'avais justement passé durant plusieurs années mes vacances d'été à Villefort, dans la maison de campagne d'un couple d'amis de mes parents, juste à la sortie du village.

Nous étions là quatre familles totalisant une bonne demi-douzaine d'enfants filles et garçons, tous d'âge assez proche.

Je garde de ces étés – combien y en a-t-il eu, quatre, cinq ? - un merveilleux souvenir de liberté et de découvertes. Nous habitions tous en ville mais aucun de nous n'avait l'autorisation de s'y aventurer seul, et c'étaient nos parents qui réglaient nos déplacements pour nous rendre à l'école, au sport, ou chez nos copains lors des fêtes d'anniversaires.

La proximité des commerces et la sécurité apportée par le nombre aidant, nous avions durant notre séjour à Villefort le droit d'aller seuls au village, acheter le pain, un illustré ou un lance-pierres à la merveilleuse quincaillerie du bourg, regorgeant de trésors parfois poussiéreux mais toujours merveilleux.

Le jeudi, jour de marché, nous pouvions déambuler entre les stands sous les platanes où les filles achetaient parfois une bague ou un collier artisanal que la commerçante attendrie par leur jeune âge leur laissait généralement à un bon prix... du moins le croyions- nous.

Mais de l'autre côté de la maison, derrière la terrasse en espalier, c'était la montagne, la forêt déjà sauvage à quelques mètres de la vieille bâtisse.

Nous y allions le matin, les filles musardant bras dessus bras dessous, les plus petits essayant de suivre les grands qui partaient à l'aventure d'un bon pas, dans le but de pouvoir raconter en rentrant les lointains paysages qu'ils avaient pu atteindre, et si possible en agrandissant un peu les arbres et en approfondissant un peu les ravins !

Il y avait aussi le projet renouvelé chaque année de construire une cabane, au sol ou sur un arbre perchée, et dont la mise en œuvre ne dépassa pas quelques branches coupées maladroitement et déposées au pied d'un sapin touffu.

Un besoin de nostalgie me prend doucement. Je tends à cette tristesse douce qui vous ramène dans un passé débarrassé des ennuis du présent et des menaces de l'avenir.

Des souvenirs me reviennent par bouffées, diffus, colorés et odorants. Retrouver tous ces moments, ces paysages, pourquoi pas ? Rien n'a du beaucoup changer en ces endroits un peu oubliés de la civilisation.

Bien sûr ce ne serait plus tout à fait pareil : souvent ce n'est pas le décor qui est modifié, mais la perception que nous en avons. Nous avons bien à peu près sous les yeux la même image, mais l'appareil a un peu vieilli et la photographie que nous enregistrons n'est pas prise sous le même angle. En grandissant, le monde devient plus petit, moins bienveillant et plus laid.

Que l'on voit de belles choses avec des yeux d'enfant ! Que ne pouvons-nous l'espace d'un instant retrouver ces univers inconnus et mystérieux que nous découvrons à cinq ou six ans avec ce regard innocent qui ne savait encore rien de ce monde !

Il m'a tout de même fallu une journée complète pour me décider à entreprendre le voyage. Une fois cette résolution définitivement prise, je me sentis immédiatement dans la peau d'un intrépide aventurier dans la phase de préparation de son périple. Qu'en eût-il été si mon expédition avait nécessité un déplacement de plusieurs milliers de kilomètres au lieu d'une petite centaine entre Nîmes et Villefort ?

Je me souvenais du nom de l'hôtel devant lequel nous passions, enfants, pour nous rendre au village : Hôtel Balme « chez Michel et Micheline »

J'appelai. Une agréable voix féminine me répondit que oui je pouvais louer une chambre et que oui le restaurant aussi était ouvert. Je craignais un peu que tout fut fermé en cette saison aussi l'idée de séjourner dans ce lieu mythique de mon enfance me réjouit-elle. Je remerciai abondamment et réservai pour trois nuits au minimum, à partir du lendemain.

Je suis un voyageur aguerri. Du moins c'est ce dont j'essaie de me persuader à chacun de mes déplacements. Mon bagage est vite prêt, vite emporté, léger et fonctionnel. J'oublie très rarement mon livre et mon stylo. De temps en temps ma trousse de toilette. Bien souvent tout le reste...

Cela me vaut en général de courir après mon arrivée à l'hôtel faire l'emplette d'une brosse à dents, de pantoufles, de sous-vêtements, d'un pull, ou de tout

autre objet de nécessité première que j'ai omis d'emporter.

Qu'à cela ne tienne ! Je cale ma valisette à l'arrière de ma petite auto et me voici en route.

Après une cinquantaine de kilomètres de voie rapide jusqu'à Alès, s'ouvre la porte des Cévennes, c'est du moins ce que prétend un grand panneau fiché ostensiblement sur un rond-point à l'entrée de la ville. Mais c'est vraiment à partir du château de Portes au sommet du col du même nom et de ses premiers châtaigniers que l'on se sent véritablement imprégné par l'ambiance cévenole.

Érigé au 11^e siècle pour protéger la voie Régordane, ancienne route commerciale reliant Saint-Gilles au puy en Velay, le « vaisseau des Cévennes » a repris fière allure en quelques dizaines d'années. Autrefois en ruine le vieil édifice miné par les galeries souterraines des compagnies charbonnières aurait pu subir le même sort que le village éponyme qui s'étalait à ses pieds et dut être rasé en 1933, puis reconstruit un peu plus haut sur des bases plus fiables. Par bonheur une association de bénévoles créée dans les années cinquante a conduit patiemment sa longue et périlleuse restauration.

Aujourd'hui le château est presque entièrement rénové et le donjon remeublé est ouvert à la visite durant les mois d'été et lors des journées du patrimoine

Retrouvant les habitudes anciennes je m'arrête quelques minutes sur le terre-plein que surplombe l'édifice. Autrefois c'était un arrêt obligé sur la route des vacances, pause-café et croissants devant le

château. La malle bondée dégorgeant de sacs, de cannes à pêche et de ballons. Le thermos extirpé et le sac de croissants aplati, mon père qui bougonnait en affirmant que tout cela ne rentrerait plus jamais dans le coffre, ma mère qui le rassurait ...

Tout est comme dans mon souvenir : le point de vue sur la montagne pelée, sapée par les mines, le restaurant un peu plus loin toujours fermé ; toujours une ou deux voitures de touristes garées sur le site portières ouvertes, un enfant surexcité qui court vers l'antique forteresse en poussant des cris joyeux, ses parents qui font mine de le poursuivre en riant.

Ma pause terminée, je reprends la route. Rien n'a changé non plus sur le trajet, quelques hameaux aux maisons de granit et aux tuiles d'ardoises, quelques papés et mamées au bord de la route, occupés au méticuleux nettoyage de leur devant de porte, avec des gestes lents, parce que l'important ici, c'est de tuer le temps doucement, à petits coups sans qu'il ne s'en aperçoive, sinon c'est lui qui risque bien de vous tuer ...

A chaque voiture qui passe ils lèvent les yeux. Bien sûr ils n'espèrent plus depuis longtemps une improbable visite, mais seulement voir passer une personne reconnue, pour se rassurer, peut-être pour se confirmer qu'ils font toujours partie de ce monde. La fille de la boulangère de Saint-Martin dans sa belle auto blanche, qui habite un peu plus haut et travaille à Alès. Ou le père Saget, un jeune octogénaire alerte qui partage son temps entre son appartement de Nîmes et sa vieille maison du Chambon, dans sa fourgonnette Peugeot toute cabossée.

Puis c'est Chamborigaud, longue bourgade riche d'un millier d'habitants hameaux compris. Oui, parce que par ici les populations se comptent en incluant toutes les fermes et hameaux rattachés au village. Parfois, sur certaines communes le village lui-même est moins peuplé que certains de ses hameaux et sa population ne représente qu'une petite partie de la population totale.

Trois ou quatre caravanes à l'hivernage signalent la présence du terrain de camping à la limite du village. Il y a bien longtemps j'y avais passé quelques jours sous une petite tente canadienne et j'y avais essuyé un soir un orage cévenol de la plus belle nature. La hutte de toile transparente s'illuminait comme en plein jour sous l'effet des éclairs. J'en ai gardé un grand souvenir et surtout prudence et humilité vis-à-vis des phénomènes naturels.

Dès la sortie de la bourgade, en contrebas bordant la rivière Luech, voici Pont de Rastel, cher à l'écrivain Jean Pierre Chabrol qui fit si bien revivre pour nous les révoltes des camisards et le bonheur simples des veillées où l'on se régalaient de castagnades et de piquette en se racontant de vieilles histoires du « Pays », On murmure même (Oui, ici dès qu'on évoque certaines parties du corps on murmure !) qu'au siècle avant-dernier lors de ces veillées les hommes baissaient leurs pantalons avant de prendre place sur les bancs de bois brut, pour ne point les user. Dame ! À cette époque-là les vêtements coûtaient fort cher et chaque occasion de les économiser était bonne à prendre. Ce n'était pas la pâle clarté des bougies qui risquait de faire affront à leur impudeur ! L'écrivain y

vécut, y mourut et y est enterré dans le petit cimetière familial. Dans toutes les Cévennes, les protestants, très nombreux, n'avaient pas droit d'accès au cimetière catholique et avaient pour sépulture un petit carré dans la propriété familiale, ce qui leur permettait de voir et être vus des générations à venir...

Encore quelques kilomètres tout en virages, et nous traversons le lieudit « Belle-poile » : une demi-douzaine de maisons disparates, certaines à moitié en ruines regroupées sous ce nom évocateur de récolte prolifère ... Mais de quoi pouvait donc bien nous régaler cette poêle, me suis toujours demandé : de champignons, de châtaignes ?

Plus tard j'ai lu dans un vieux ouvrage une autre explication qui me paraît plausible : le hameau étant situé sur ce fameux chemin de Régordane où circulaient de nombreux pèlerins, une auberge y accueillait les voyageurs fatigués. Or, en ancien français une poêle ou poile signifiait aussi bien l'appareil de chauffage par lui-même que la pièce chauffée dans laquelle il se trouvait. La belle poêle était donc l'auberge qui proposait des chambres à la température idéale pour réchauffer le pèlerin réfrigéré. Tant et si bien que le hameau en a gardé le nom !

Je dépasse ensuite Génolhac, joli village où nous aimions aller flâner l'été dans les ruelles fraîches, les jours de marché. A partir d'ici, je sais qu'il n'y a plus que vingt minutes avant d'arriver à destination.

La descente sur Villefort se présente comme un grand tobogan sur lequel on glisse doucement jusqu'au centre du bourg. Après une belle courbe avant le célèbre « Pont biais » les premières maisons

se pressent au bord de la nationale pour nous guider jusqu'au cœur du village.

En plein devant l'hôtel, une place de stationnement ! En fait il y en a même plusieurs. Je n'ai jamais connu cela mais mon père me racontait que dans les années cinquante et soixante à Nîmes comme à Montpellier on pouvait se garer en face de chez soi où que l'on habite !

Situé idéalement sur la place principale du village, l'hôtel Balme est une belle bâtisse à la façade couleur crème et aux encadrures claires, récemment rafraîchie mais datant du 19^e siècle. Devant l'entrée une terrasse à balustres de pierre blanche dessert la salle de restaurant par sa gauche et l'entrée de l'hôtel par sa droite.

Les deux étages sont réservés aux chambres, dont les larges fenêtres s'ouvrent sur la place. Posées sur la toiture d'ardoise une mansarde et deux fenêtres en chien-assis donnent à l'édifice une élégance particulière.

Je pousse la porte ; à partir de ce moment je rentre dans l'inconnu. Si j'ai souvent autrefois pu observer l'extérieur de l'établissement, jamais je n'ai eu l'occasion d'y pénétrer.

Enfants, nous passions devant avec un regard d'envie pour le monde mystérieux qui se cachait derrière la grande porte. Parfois le matin nous apercevions de richissimes clients qui portaient leurs grosses valises de cuir brun jusqu'au coffre de leur belle voiture. Un peu étonnés qu'ils les portent eux-même, d'ailleurs. Où étaient donc les garçons en